



HAL
open science

Il y a nature et nature, ville et ville : de l'horizon naturel de la villa au jardin de la maison

Daniel Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson. Il y a nature et nature, ville et ville : de l'horizon naturel de la villa au jardin de la maison. Deuxièmes rencontres internationales de recherche en urbanisme de Grenoble : La ville-nature contemporaine : quelle réalité, quel projet ?, Institut d'Urbanisme de Grenoble, Université Pierre Mendès France, Grenoble, Feb 2004, Grenoble, France. hal-01134022

HAL Id: hal-01134022

<https://hal.science/hal-01134022v1>

Submitted on 23 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque Ville Nature, Institut d'Urbanisme de Grenoble, Université Pierre Mendès France,
Grenoble 4 et 5 février 2004

**"IL Y A NATURE ET NATURE, VILLE ET VILLE :
DE L'HORIZON NATUREL DE LA VILLA AU JARDIN DE LA MAISON"**

par Daniel Pinson

L'association ville-nature peut nous laisser quelque peu perplexe : elle suggère de multiples interprétations. Cela peut être, d'abord, cette définition de la ville que nous livre Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques* (1955) : « la ville objet de nature, sujet de culture ». Lévi-Strauss ne détache pas la ville, y compris celle de la période « chaude » de l'humanité, de son appartenance à la nature ; il la conçoit comme un milieu naturel particulier, artialisé par l'homme à partir des ressources d'une nature dont il fait aussi partie. L'homme a pu entretenir l'illusion de se détacher, de se désolidariser de la nature au cours des temps modernes. Il n'en est rien, cette dissociation est pure chimère, mais elle est en même temps une attitude par laquelle l'homme des sociétés modernes a prétendu se soumettre la nature, faire comme si elle était un corps étranger à lui-même, en exploiter les richesses hors de toute retenue, précisément en « exploitant » la nature, comme il semble si « naturel » de dire qu'on exploite une carrière ou une forêt.

Cette exploitation se retourne aujourd'hui contre lui et, sans jouer au mauvais prophète, je voudrais cependant montrer que le mythe de *Broadacre City* de F.-L. Wright, celui d'une ville indéfiniment dispersée, au lieu d'être la magnification de la nature, en est peut-être une exploitation fatale. Le développement soutenable est dès lors un appel à nous réassocier la nature pour la « ménager », à tempérer notre utilisation de ses ressources pour que les crises qui accompagnent son augmentation de température ne nous soient pas fatales.

La présente contribution sera largement consacrée aux travaux récents réalisés avec Sandra Thomann sur le rapport des péri-urbains aux « campagnes urbaines » (Pinson, Thomann, 2001). terme que nous avons utilisé à peu près en même temps que d'autres chercheurs (Donnadieu, 200).

Il en sera question plus loin, lorsque nous parlerons des comportements et des représentations associées de la ville et de la nature portés par les habitants installés à l'écart des zones urbaines denses.

Mais je ferai préalablement un « détour » vers d'autres figures de la ville notamment celle de la maison urbaine au Maroc, et de son patio, écrin minéral d'une nature respectée.

Après ce détour je pense porter un regard plus décalé et plus pertinent sur la ville diffuse des campagnes urbaines d'aujourd'hui et, comme urbaniste, en permanence invité à risquer la prospective aux confins de la prophétie, à formuler en conclusion quelques propositions montrant qu'une certaine densité n'a rien d'anti-naturel.

Homme, maison, ville et nature : de la crainte à l'arrogance

Le mythe de l'arche de Noé et le risque d'Icare

La nature (animée et inanimée), il n'est pas inutile de se le rappeler, est d'abord hostile pour l'homme: elle l'oblige à se réfugier dans ses anfractuosités protectrices ou à l'utiliser pour s'envelopper de ses ressources transformées en cabane (Bachelard dit des choses inusables sur le cocon protecteur dans sa « poétique de l'espace »). La nature sera pour longtemps le déchaînement des éléments, la crainte de l'apocalypse, cependant toujours présente sous d'autres formes aujourd'hui (III 1).



Illustration 1 : *Avalanche dans les Grisons* par Turner, 1810. Londres : Tate Gallery.

La découverte des terres inconnues apaisera cette crainte, domestiquera cette immense étendue ; nous réduirons progressivement la Terre à cette petite boule bleue qui nous apparaît aujourd'hui si fragile, mais que notre frénésie de

conquérants ne se résout pas à respecter comme sa fragilité révélée devrait nous y inciter.

La nature ne nous fait donc plus peur, ses bêtes comme ses forêts, au point qu'une pensée commune ait réduit la nature à ce dont ne s'occupait pas l'homme. La nature est hors de ce qui est façonné par la main de l'homme, le solde de ce que l'activité humaine a soumis à sa « culture », celle de la terre comme celle des carrières qui, à partir de la pierre font de l'architecture (III. 2). Même les documents d'urbanisme le disent, érigeant les « espaces naturels » en réserves protégées de toute intervention humaine qui ne serait pas préservation de ces espaces.

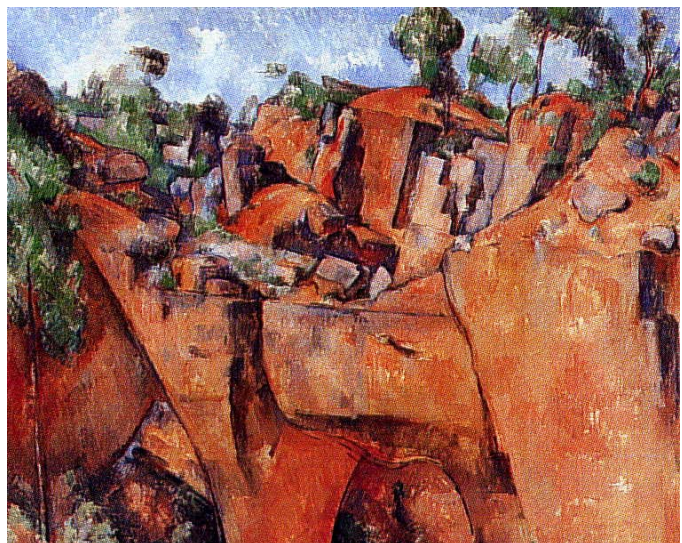


Illustration 2 : *Les carrières de Bibémus* par Cézanne, 1895. Essen : Museum Folkwang

De la crainte de l'apocalypse, l'humanité est ainsi passée à l'arrogance de son pouvoir sur la nature, rompant le « contrat naturel » (Serres, 1990) en se plaçant en dehors et au-dessus d'elle.

Réintroduire les éléments de nature disparus de la ville : tailler et planter

Et pourtant, si cette domestication sait rester bienveillante, elle fait de la nature une amie. On aimerait croire que beaucoup des activités de l'homme soient restées dans cette limite. A défaut, prenant conscience qu'il l'avait maltraitée, en développant une mécanisation peu conviviale (selon l'acceptation d'Illich, 1973), on aimerait constater que, dans un ultime sursaut de raison, il rappelle cette même nature à son secours pour corriger ses excès.

De tout temps et sous tous les climats, y compris les plus hostiles, l'homme a ainsi fait, du jardin et de la plantation arborée en ville, de l'arbre, mais aussi de l'eau, les artialisations les plus symboliques de son attachement à ceux des éléments de la nature qui lui sont les plus indispensables.

Dans la maison urbaine du Maroc précolonial, la cour intérieure, réduite à son expression la plus modeste, exprime symboliquement, ne serait-ce que par un motif géométrique de mosaïques, où les bleus et les verts seront abondamment convoqués, le minimum vital de l'eau (Galloti, 1926). Dans une maison plus grande (Ill. 3), l'arbre accompagnera l'eau et, dans la chaleur de l'été andalou, l'association d'une architecture close, faite de pierres de textures variées, d'une eau canalisée de fontaines bavardes en minuscules cascades, de quelques arbres, arbustes

et autres plantes produiront une ambiance visuelle, tactile, sonore et olfactive unique (avez-vous quelquefois plongé la main dans la rampe d'eau de l'escalier qui monte à la source du Généralife ?).



Illustration 3 : Patio d'une grande demeure de Marrakech (Photo D. Pinson)

Et si l'homme puise aux ressources de la nature pour créer ses machines, y compris les plus sophistiquées, quelque part il lui faut aussi disposer de quelques indices qui rendent acceptable la mesure dans laquelle, précisément avec mesure, il a transformé les ressources naturelles dont il a usé, sans les épuiser.

Les zelliges, le gypse et le bois de l'intérieur de la maison andalouse, qui vont de la couleur de l'eau vers celle du feu, du bas vers le haut, disent cette proximité à la nature, et ce détour en terre aride était fait pour dire que, dans la mesure et la subtilité, le dense et le minéral n'ont rien d'anti-naturel. La nature ne se réduit donc en rien à cette opposition facile et naïve entre le minéral et le végétal, entre la ville-béton et la nature-arbre...

J'interprète de cette façon la révision que les villes de notre Occident font aujourd'hui de leur espace public en substituant au bitume, que les naufrages de pétrolier ont rendu si impopulaire, des pavés et d'autres éléments de pierre qui, jusque dans la taille du bloc ou le façonnage de leur surface, disent le rapport au matériau, le type de l'outil, le sens du geste ouvrier, et quelquefois le lieu géographique du matériau utilisé (comme la pierre de Rognes près d'Aix). Ici le phonème « taille » dit l'association naturelle du minéral et du végétal, trop longtemps oubliée, parce que les produits du raffinage, qui n'ont pas le raffinement du bois et de la pierre, les ont un temps dominés.

Revenons alors à ces exurbanisés, qui ont fuit cette ville « dénaturée » par le béton et le bitume et se sont précisément « mis au vert »...

L'urbanisation des campagnes (les «campagnes urbaines»)...

La conception et le rapport à la nature des péri-urbains

A l'encontre de ce que les tenants de l'urbanisme de la Ville à Grande Vitesse (la VGV) veulent bien prétendre, la liberté de choix des habitants du péri-urbain, des nouveaux comme des anciens, n'est pas aussi généreusement satisfaite qu'ils le pensent. Les entretiens que nous avons conduits montrent les frustrations et les tensions qu'alimente une installation située de plus en plus à l'écart. Celle-ci s'est toujours, en effet, réalisée par défaut d'une plus grande proximité à la ville, compromise par la saturation du foncier et la rente irréfragable de la spéculation sur les prix du terrain à construire.

Certes, cet habitant ne dira pas d'emblée les revers d'une entreprise d'accession dont il se trouve dans l'ensemble satisfait. D'avoir acquis ce bien est un gage de réussite et d'avoir pu y faire vivre une famille, de disposer de cette villa comme d'une résidence secondaire, constituent, dans un monde que l'urbanisation dégrade irrémédiablement, à ses yeux, un motif de satisfaction incontestable.

Au-delà de la villa et de son jardin, le profil du paysage lointain

Une histoire récente de l'accession, de la légitimité retrouvée de la maison individuelle, comme choix résidentiel et solution d'urbanisme, a façonné les différents registres de perception de l'habitant du péri-urbain. Tout cela s'est combiné avec les évolutions de peuplement de ces zones, les faits et conditions d'urbanisation successifs et la situation des intéressés dans leur cycle de vie.

L'initiale focalisation sur ce mode résidentiel, comme lieu propice à la reproduction familiale, à l'élevage des enfants, très centrée sur le pavillon et son jardin, s'est ensuite déplacée vers l'enjeu du patrimoine, puis, sous l'effet d'une sensibilité accrue à l'environnement et au paysage, vers une appropriation « en exclusivité » du territoire environnant. Ce dernier est à tout jamais fixé dans la rétine du propriétaire de villa qui, depuis son « chez soi », procède à sa contemplation. En lotissement ou en écart, l'habitant du périurbain a dès lors décrété la fermeture à l'urbanisation et bataille contre les projets qui pourraient « salir » ce qui l'entoure. Ces projets peuvent concerner aussi bien des petits ensembles immobiliers que des renforcements d'infrastructures.

La toile d'araignée du réseautage et l'incontournable transport des corps

Et pourtant le demandeur indirect de ce renforcement des voiries (Dupuy, 1995, Wiel, 1999), n'est autre que le péri-urbain lui-même. Il a quelque part participé à l'accroissement des déplacements en véhicule personnel, de telle sorte que, tôt ou tard, autant au nom de la sécurité que de l'augmentation de trafic, les autorités concernées en sont venu à élargir les voies existantes et à en ouvrir quelques autres.

Tout ceci se fait, bien entendu, au grand dam de ceux qui en ont besoin, mais les refusent dès qu'elles ont une incidence directe sur leur environnement visuel ou sonore. Cela ne les empêchera aucunement, par ailleurs, de protester contre le manque d'empressement de la commune à viabiliser les quelques centaines de mètres qui séparent leur villa de la voie publique la plus proche (Ill. 4).



Illustration 4 : La villa dans ses réseaux (Photo G. Thomann)

Et s'ils ont consenti à supporter à leur frais quelques raccordements aux réseaux d'alimentation en énergie, ils acceptent mal d'autres incidences de leur éloignement, qui ont pu faire augmenter les

impôts locaux d'une manière importante, comme, par exemple, l'enlèvement des ordures ménagères.

Par l'existence de ces divers réseaux, visibles ou cachés (Castells, 1998), l'installation d'écart de la maison n'est donc en rien un isolement de l'habitant du péri-urbain. Sa relation

à la ville est avérée par ces réseaux : ces derniers ne semblent pas encore avoir d'autre vecteur/véhicule que le câble camouflé à grand renfort d'enfouissement pour entretenir le leurre d'autarcie de l'homme de condition urbaine réfugié à la campagne.

Quant au transport des corps, matériels et humains, tout en réduisant sa fréquence par des moyens virtuels, il ne semble pas pouvoir s'affranchir d'un intense besoin de contacts, de corps à corps et de corps à matières. Ils s'accomplissent en des centralités qui sont autant d'opportunités obligées ou consenties de déplacements (Ill. 5).

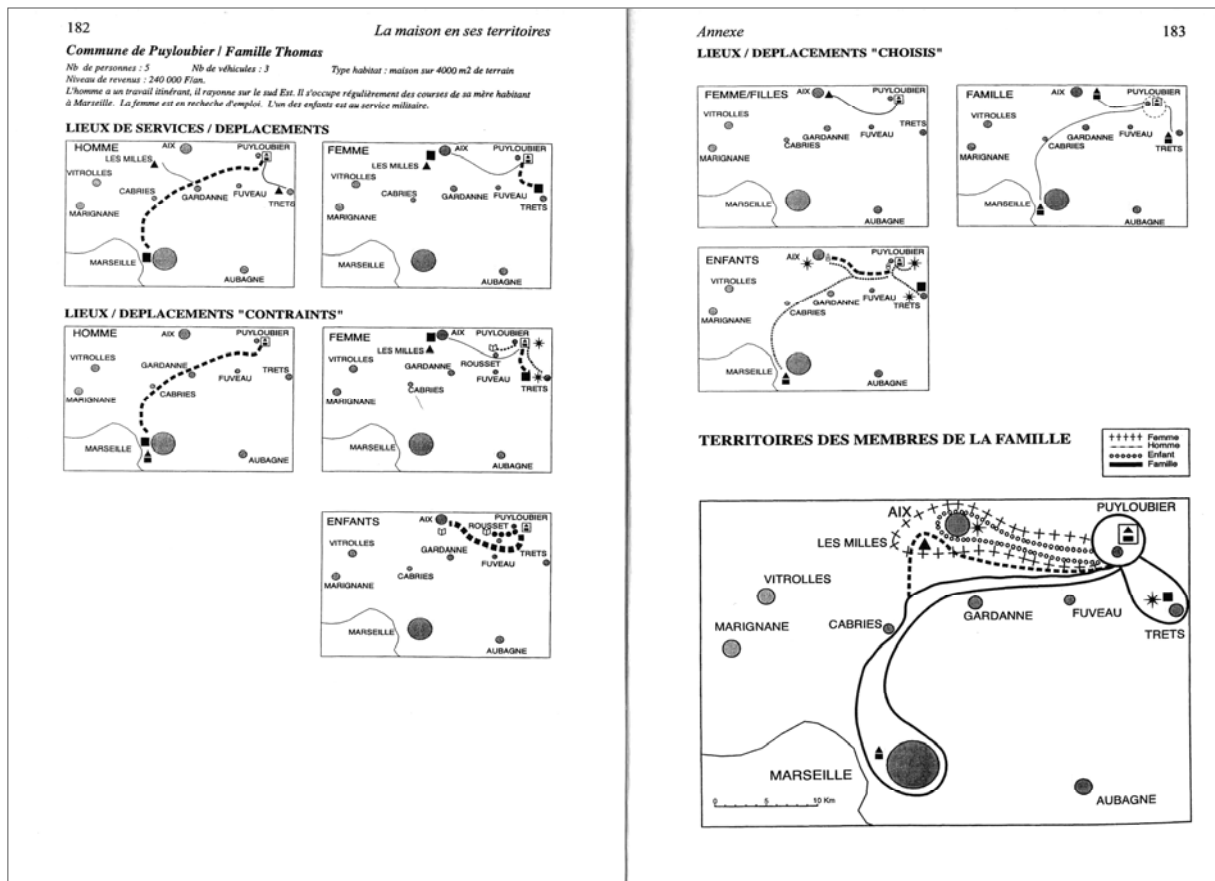


Illustration 5 : Les déplacements et les territoires décrits à partir de la villa (D. Pinson, S. Thomann, 2002)

Poussés à leur paroxysme, ils sont alors sublimés par le recours à un engin qui met son utilisateur à un bon demi-mètre au dessus des autres et le sort sans trop de peine d'une malencontreuse ornière formée après un orage sur le chemin qui aboutit à la villa. Le 4X4, donc, lui procure aussi un vrai sentiment de sécurité, source de toutes les licences de vitesse et d'intimidation. Non content de participer au plus grand encombrement des chaussées en campagne, il viendra occuper deux places de stationnement en ville. Car bien entendu, le 4x4 sert aussi à conduire les enfants au meilleur collège de la contrée qu'une histoire têtue a placé au centre de la ville. Tout un « style de vie », en somme... qui ne vous laisse pas passer inaperçu ! Car le 4x4 finit aussi par faire paysage!

de la nature-paysanne à la nature paysage

Si le désir d'accession pouvait initialement faire référence à une « nature-paysanne », marque d'une époque connue ou souvenue, avec son monde animal et pastoral – celui qui anime encore la crèche – et une vie près de la nature avec ses « produits naturels », l'intérêt s'est quelque peu déplacé vers la « nature-paysage », celle qui en appelle bien plus à Cézanne qu'à Daudet, Pagnol, Giono, Bosco ou Fernandel.

Ce déplacement n'est pas sans rapport avec la disparition des sources vivantes de la référence (les troupeaux de brebis se font plus rares en Provence). Plus fondamentalement, il n'est pas étranger à la sensibilité grandissante vis-à-vis de l'environnement. Il n'est pas indifférent non plus à la plus forte présence des élites : elles ont fait le plein des arrivées dans les écarts laissés libres et font aisément de Cézanne et de sa Sainte-Victoire le *nec plus ultra* d'une inscription résidentielle, qui met à « portée de vue » le modèle naturel du grand peintre.

Se voir voyant la nature-paysage depuis la maison, telle est la quête du nouvel habitant d'écart : faire que cette nature-paysage soit le prolongement du jardin, ou plutôt que le jardin en soit le prolongement, moins une artialisation qu'une imitation de cette nature-paysage, entremêlant champ d'oliviers à l'agonie, vignes encore bien cultivées et bois sauvages de pins maritimes qui supplantent les chênes, verts aussi bien que communs.

Désormais le tour de jardin, pas à pas, compte moins que le tour d'horizon qu'est capable de déployer l'œil sans rencontrer l'obstacle d'aucune construction. Le propriétaire de la maison tend à se faire propriétaire du paysage : le chien gardien du troupeau a été remplacé par le chien méchant des pancartes qui s'en prend aussi bien aux amateurs de randonnées qu'aux éventuels cambrioleurs qui peuplent l'imaginaire hanté des nuits naturelles et solitaires des habitants « isolés ».

... et le repaysagement des villes

Le besoin de ville et de paysage urbain

Pourtant la satisfaction de la retraite en campagne n'est ni totale pour les parents initiateurs du projet, ni véritable pour les enfants qui souffrent de l'éloignement de la ville et de l'impossibilité d'avoir à disposition un réseau de transports qui leur rende les attraits divers de la ville accessibles.

Elle ne l'est pas plus pour des habitants qui, arrivés à un certain âge, se départiraient bien d'une grande maison pour trouver un lieu de résidence plus proche de services dont le besoin est plus indispensable avec l'âge, moins exposé aux astreintes du débroussaillage et aux dangers de l'incendie (III. 6).

Illustration 6 : Villa sauvée de l'incendie de la pinède (Photo CPA)



Du côté des jeunes, l'irruption intarissable des NTIC dans la maison, qui met le monde à leur portée, ne résout en rien cette frustration : le besoin du corps à corps est là

qui appelle une demande urbaine d'espace public, d'une ville qui fonctionne comme une grande maison qui se donne à visiter par ses magasins sans cesse réachalandés et leurs vitrines en permanence renouvelées. Peu importe d'ailleurs que ces secteurs denses soient établis dans les centres anciens ou dans les nouvelles centralités périphériques.

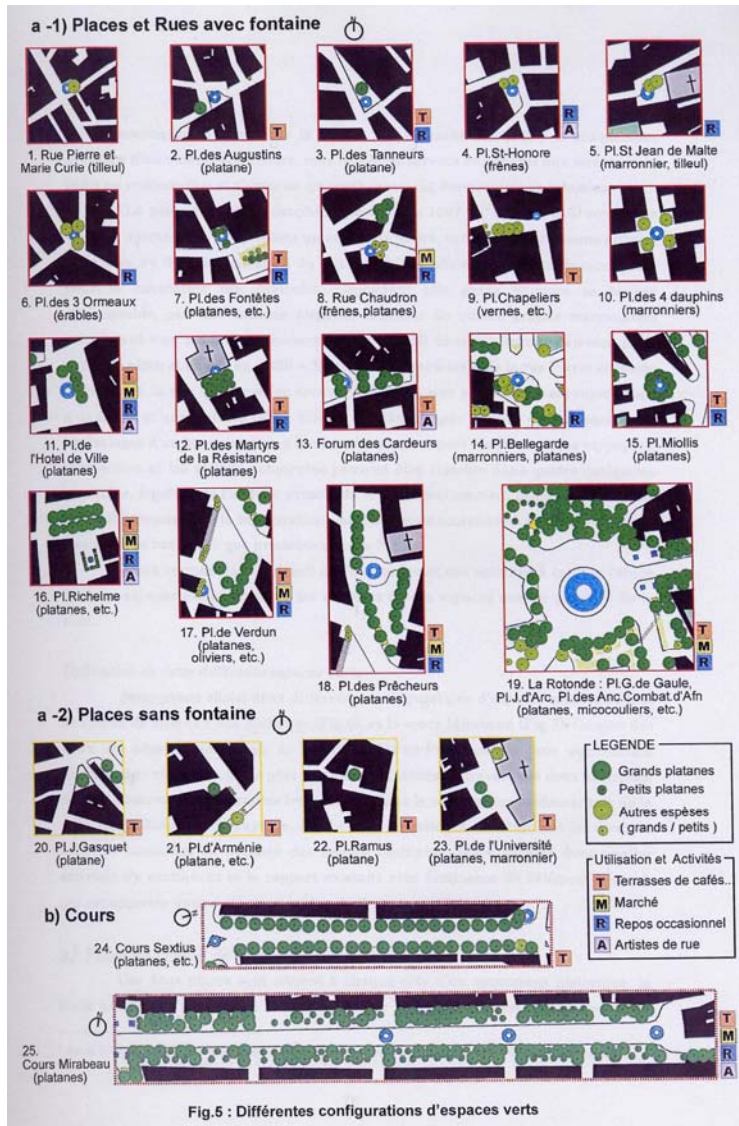
Les uns et les autres ont leurs attraits qui peuvent se concilier, et aiguïser chacun à leur manière, par le cours planté ou par la rue-galerie, une curiosité en attente de diversité et de variété. La mobilité la favorisera avec cette réserve qu'elle est précisément inégalement distribuée, comme les moyens d'argent qui pourraient permettre d'éteindre la soif d'achat.

De façon manifeste, la restitution des centres à la flânerie du piéton a accru de manière considérable l'attrait des centres ville et leur a redonné des atouts en regard des galeries marchandes des grands centres commerciaux de périphéries (souvent pâle imitation d'une rue centrale d'accès mal-aisé, mais avantageusement abritées de la canicule ou des frimas).

A Aix la rénovation du cours Mirabeau répond à cette demande d'espaces urbains en soumettant l'indiscipline automobile au flot serré des passants. Cette requalification ne pouvait envisager le cours autrement qu'avec son alignement de platanes, soignés et replantés de telle façon que l'abattage des plus atteints par la maladie ne puisse compromettre l'effet célèbre de voûte qui le caractérise.

Plus au cœur de la ville d'autres lieux : rues, places et placettes, autrefois assaillis par le stationnement, tout une « zone piétonne » a été mise à l'abri des bruits de moteurs et des gaz d'échappement. Des terrasses plus nombreuses ont été gagnées sous l'ombre bienvenue des platanes et sont offertes aux partitions des musiciens-mendiants-troubadours du 3^e millénaire. Car l'on sait aussi, et à Grenoble plus qu'ailleurs, que le paysage est également sonore ! (Ill. 7)

Illustration 7 : Typologie d'espaces publics plantés à Aix-en-Provence (Yuri Ikkai, IAR, 2000).



Vers une conclusion

La ville diffuse apparaît comme réaction à la ville dense saturée par les additions constructives et la pénétration des véhicules personnels. Certains signes montrent qu'aujourd'hui un double mouvement semble se manifester : le premier, déjà engagé, tend à repenser la densité des parties les plus dénaturées de la ville. Le second prend la mesure des revers de l'étalement et cherche dans l'économie des déplacements et des sols urbanisables, l'alternative d'un habiter soutenable. « Renaturer la ville et la campagne » semble la

perspective de ce double mouvement...

Pour ce qui la concerne, la requalification active des villes-centres asphyxiées réintroduit la part de son origine naturelle qui a longtemps caractérisé la ville, y compris dans sa dimension minérale. Avec l'attention plus grande donnée à l'espace public, on raisonne moins sur le bâtiment lui-même et on l'associe plus volontiers à l'espace public qui l'accueille ou le prolonge. Dallages et habillages de pierre se complètent heureusement.

L'arbre et l'eau quittent les contrées de l'hygiénisme, dans lesquelles elles ont été confinées et par lesquelles elles ont été totalement instrumentées. Les menaces qui pèsent sur ces éléments (eaux et forêts) nous rappellent plus que leur caractère d'utilité, leur valeur unique et par conséquent le respect que nous leur devons, le caractère sacré qu'il faut leur réattribuer.

Illustration 8 : Le cours de 50 otages et l'île Feydeau à Nantes (Photo Mairie de Nantes)

Prenons l'exemple de Nantes la Bleue : la mémoire de l'eau des bras de la Loire comblés dans l'entre-deux-guerres, autant pour l'hygiène que pour la circulation, est ainsi ressuscitée dans un projet (le Cours des 50 otages) qui, saisissant l'occasion d'une deuxième ligne de tramway, allège le flot et le stationnement des véhicules au profit des dalles de granit bleu, des plantations de magnolias brillants et des gazons soyeux : ils font alternative pour panser la blessure jamais refermée de cette mémoire nantaise d'une eau perdue (Ill. 8).

A l'écart de la ville, la « dépendance automobile » doit, pour sa part, trouver réponses dans des urbanisations qui apportent à la fois solution à une desserte par les transports en commun et rendent le résidentiel groupé habitable et attrayant.

Les tentatives sans lendemain ne se comptent plus, mais l'accumulation des faits aussi têtus que les incendies d'un été caniculaire, que l'épuisement des terrains à bâtir, la résistance à la poursuite de l'urbanisation par ceux-là même qui ont déjà été servis, appellent des solutions qui lient qualité et densité architecturale et urbaines et facilités d'accès aux services urbains par des modes de transports non discriminants pour les adolescents et les seniors.

Le préjugé populaire d'une intimité seulement possible par l'isolement en rase campagne ou l'espace « sanitaire » du tour de jardin devra s'urbaniser par un nouvel apprentissage du « vivre ensemble ». Il passe, pour les adeptes de la théorie d'une nature pensée comme un univers sans hommes, arrêté une fois pour toute comme un tableau de Cézanne, par la mesure des actes consécutifs à leur choix de vivre à l'écart et de ses conséquences sur la « nature-paysage ».

On acceptera alors plus volontiers des architectures conviviales de maisons mitoyennes, à la fois denses et respectueuses des intimités, qui, en préservant par ailleurs de vastes zones



non habitées, les offriront plus volontiers aux évasions solitaires, alors qu'elles sont aujourd'hui menacées par les « chiens méchants ».

Bibliographie :

- Bachelard, G. (1950), *La poétique de l'espace*. Paris : PUF.
- Béguin, F. (1995), *Le paysage*. Paris : Dominos-Flammarion.
- Berque, A. (2000), *Médiance : de milieux en paysages*, Paris : Belin.
- Castells, M. (1998), *L'ère de l'information*. Paris : Fayard.
- Dupuy, G. (1995), *L'auto et la ville*. Paris : Dominos-Flammarion.
- Donnadieu, Ph (2000), « Campagnes urbaines », in *La ville et l'urbain : l'état des savoirs*, Paris : La Découverte.
- Galloti, J (1926), *La maison et le jardin au Maroc*. Paris : Lévy.
- Illich, I. (1973), *La convivialité*, Paris : Seuil.
- Le Breton, D. (1992), *Sociologie du corps*. Paris Que sais-je ?-Puf.
- Lévi-Strauss, Cl. (1955), *Tristes tropiques*. Paris : Plon.
- Pinson D., Thomann S. (2001), *La maison en ses territoires : de la villa à ville diffuse*. Paris : L'Harmattan.
- Serres M. (1990), *Le contrat naturel*. Paris : Champs-Flammarion.
- Wiel, M . (1999), *La transition urbaine ou le passage de la ville pédestre à la ville motorisée*. Liège : Mardaga.

Illustrations :

- Illustration 1 : *Avalanche dans les Grisons* par Turner, 1810. Londres : Tate Gallery.
- Illustration 2 : *Les carrières de Bibémus* par Cézanne, 1895. Essen : Museum Folkwang
- Illustration 3 : Patio d'une grande demeure de Marrakech (Photo D. Pinson)
- Illustration 4 : La villa dans ses réseaux (Photo G. Thomann)
- Illustration 5 : Les déplacements et les territoires décrits à partir de la villa (D. Pinson, S. Thomann)
- Illustration 6 : Villa sauvée de l'incendie de la pinède (Photo CPA)
- Illustration 7 : Typologie d'espaces publics plantés à Aix-en-Provence (Yuri Ikkai, IAR, 2000).
- Illustration 8 : Le cours de 50 otages et l'île Feydeau à Nantes (Photo Mairie de Nantes)